

[Signature]
26

Retour de l'U. R. S. S.

Combat 28 nov. 36 par André GIDE

(Ed. N. R. F.)

Je ne me dissimule pas l'apparent avantage que les partis ennemis — ceux pour qui « l'amour de l'ordre se confond avec le goût des tyrans » — vont prétendre tirer de mon livre.

La vérité, fut-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir.

Retour de l'U. R. S. S. se place directement, par les répercussions qu'il ne manquera pas de provoquer, sur le terrain « extra-littéraire », pour employer l'expression de Pierre Herbart, l'un des compagnons de voyage de Gide.

Ce qui frappe avant tout, c'est le souci, d'un bout à l'autre du livre, de mettre en parallèle « les graves erreurs », et « les réalisations de l'U. R. S. S., le plus souvent admirables » — Ce que l'auteur appelle encore l'excellent et le pire.

Pour la première fois, un grand écrivain, ami de l'Union Soviétique va lui adresser des critiques sévères, peut-être parfois exagérées.

Ceux qui défendent aveuglément l'U. R. S. S. ne manqueront pas d'arguer que Gide a jugé sans tenir compte de la dure réalité des faits, des éléments complexes que l'on ne peut sous-estimer lorsqu'il s'agit d'une lutte aussi gigantesque que celle du seul état prolétarien du monde contre tous les autres états.

Gide a prévu l'objection, et il nous avertit que s'il abordera de biais les questions sociales, c'est au point de vue psychologique qu'il se placera :

les questions psychologiques seules sont de mon ressort ; c'est d'elles surtout et presque uniquement, que je veux ici m'occuper.

Néanmoins, il nous parle de questions sociales d'un intérêt primordial. C'est ainsi qu'il nous indique, par exemple, comment, selon lui, la production qui trouve en pays capitaliste dans la concurrence un stimulant qui améliore sans cesse la qualité des produits fabriqués, sera là-bas, « progressivement développée par la culture », par le goût, l'exigence de plus en plus grande du consommateur.

Gide ne manque pas de mettre en lumière un facteur qui apparaît comme considérable à ceux qui voyagent en U. R. S. S. : les difficultés énormes pour faire travailler un peuple d'une extraordinaire indolence.

Au prix de quel effort des dirigeants, c'est ce que l'on ne saurait trop dire. Pour bien se rendre compte de l'énormité de cet effort, il faut avoir pu d'abord apprécier le peu de « rendement » naturel du peuple russe.

De là, on comprend ces stimulants successifs de l'économie russe : les oudarniks, le stakhanovisme, le rétablissement de l'inégalité des salaires.

Somme toute, sans trahir sa pensée, nous croyons pouvoir dire que Gide est bien prêt d'admettre que les difficultés matérielles iront en s'aplanissant.

Mais où ses critiques sont beaucoup plus vives, c'est à propos des problèmes d'ordre moral. Et là, il apparaît clairement que le progrès fondamental pour

le destin de l'homme réalisé par la révolution d'octobre, lui semble être mis en danger par les mesures prises ces dernières années.

En déclarant à nouveau mon amour allais-je devoir cacher mes réserves et mentir en approuvant tout ?

Non, répond Gide ; je sens trop qu'en agissant ainsi, je desservirais à la fois l'U. R. S. S. même et la cause qu'elle représente à nos yeux.

Et ces réserves, il ne faut pas le dissimuler, sont graves :

En U. R. S. S., il est admis d'avance et une fois pour toutes que, sur tout et n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion.

La culture est tout aiguillée dans le même sens ; elle n'a rien de désintéressé ; elle accumule à l'esprit critique (en dépit du marxisme) y fait à peu près complètement défaut.

En général sont favorisés les plus méritants, mais à condition toutefois qu'ils soient conformes, bien « dans la ligne » ; et ne bénéficient des avantages que ceux-ci.

Et Gide parle de la récente loi contre l'avortement qui a consterné tout ceux que des salaires insuffisants rendaient incapables de fonder un foyer.

En lisant ce chapitre du livre, nous avons songé à une conférence que fit il y a quelques mois, l'un de nos amis, sur le droit pénal en Russie soviétique.

Nous avons été bouleversé par la révélation de ce monde nouveau, et de ses lois s'inspirant constamment des notions de défense sociale et de rééducation.

Mais grande aussi fut notre inquiétude en apprenant que de nouvelles lois sur la trahison et la délinquance infantile (lois du 8 juin 1934 et du 7 avril

1935) s'écartaient de manière évidente de ces notions si humaines.

Il est un passage qu'il nous faut citer entièrement car il paraît capital, en quelque sorte la clef de voûte du livre de Gide :

Staline, dans l'établissement du premier et du second plan quinquennal, fait preuve d'une telle sagesse, d'une si intelligente souplesse dans les modifications successives qu'il a cru devoir y apporter, que l'on en vient à se demander si plus de constance était possible ; si ce progressif détachement de la première ligne, cet écartement du Léninisme, n'était pas nécessaire ; si plus d'entêtement n'exigeait pas du peuple un effort surhumain. De toute manière il y a déboire. Si ce n'est pas Staline, alors c'est l'homme, l'être humain, qui déçoit. Ce qu'on tentait, que l'on voulait, que l'on se croyait tout près d'obtenir, après tant de larmes, tant de sang versé, tant de larmes, c'était donc « au-dessus des forces humaines » ? Faut-il attendre encore, résigner ou reporter à plus loin ses espoirs ? Voilà ce qu'en U. R. S. S. on se demande avec angoisse. Et que cette question vous effleure, c'est déjà trop.

Après tant de mois d'efforts, tant d'années, on était en droit de se demander : vont-ils enfin pouvoir relever un peu la tête ? — Les fronts n'ont jamais été plus courbés.

Les divergences « à l'idéal premier » sont justifiables (l'on pense immédiatement à la N.E.P.) si l'on tient compte — comme Gide l'a fait — des énormes difficultés que rencontre l'U. R. S. S. tant intérieurement qu'extérieurement.

Mais d'accommodement en accommodement, l'entreprise se compromet.

Et voilà le danger que personne ne

pourra contester. Sans être communistes, nous tenons trop à l'existence de l'U. R. S. S. pour ne pas sentir que notre devoir à l'égard de nos amis russes est de leur rappeler ce danger.

On ne se rend peut-être pas assez compte en Union Soviétique qu'à l'heure actuelle, chaque décision gouvernementale qui s'écarte des principes du Socialisme reçoit l'approbation des pires ennemis du régime bolchevique, en même temps qu'elle suscite l'inquiétude de ceux qui sont de longue date ses plus fidèles partisans.

Au contraire, tous les dissentiments s'effacent lorsque l'U. R. S. S. poursuit le combat qu'elle mène en faveur de la libération des travailleurs de tous les pays, et qu'elle vient au secours en ce moment de ceux qui luttent sur le front de Madrid.

Gide n'en a pas méconnu l'importance et avec cette grande loyauté qui l'anime, il a ajouté ces quelques lignes, en fin de son livre, manifestement au moment d'imprimer celui-ci :

L'aide que l'U. R. S. S. vient d'apporter à l'Espagne nous montre de quels heureux rétablissements elle demeure capable.

L'U. R. S. S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner.

C'est parce que nous avons foi dans les possibilités de redressement de l'U. R. S. S. que nous persistons à déclarer qu'il n'est pas regrettable que Retour de l'U. R. S. S. ait été publié par ce grand écrivain, ce grand cœur qui clame à ses ennemis que « nulle part, autant qu'en U. R. S. S. l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité »

Jean RAMEAU